

CHAPITRE II.

PREMIERS CAMPMENTS DES ISRAËLITES DANS LE DÉSERT.

Lorsque le désert du Sinaï¹ apparut pour la première fois aux Hébreux, à leur sortie d'Égypte, il se dressa devant eux comme une gigantesque muraille, d'où le nom de Sur ou Schour, qu'ils lui donnèrent². « Le mot Schour, dit un des membres de l'expédition anglaise, M. E. H. Palmer, signifie en hébreu *muraille*. Pendant que nous étions à Ayoun Mouça (c'est-à-dire la Fontaine de Moïse, à l'entrée du désert), en regardant, au delà de la plaine étincelante, les monts er-Rahah et et-Tih, qui la bordent, nous remarquâmes aussitôt que ce qui forme le caractère principal, sinon unique, de cette partie du désert, c'est cette longue chaîne montagneuse en forme de mur, et nous ne fûmes plus surpris que les Israélites eussent appelé ce lieu mémorable, d'après son trait le plus saillant, le désert de Schour ou de la Muraille³. »

Selon les traditions locales, après avoir traversé la mer Rouge, les Israélites s'étaient arrêtés au lieu qu'on appelle aujourd'hui Ayoun Mouça. C'est une petite oasis où l'on rencontre quelques sources d'eau limpide, mais légèrement saumâtre, avec des bouquets de palmiers⁴.

¹ Pour toute la géographie du Sinaï, voir la carte, Figure 24, d'après l'*Ordnance Survey*.

² Exod., xv, 22.

³ E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, 2 in-8°, Londres, 1871, t. 1, p. 38-39.

⁴ J'ai compté une douzaine de fontaines à Ayoun Mouça le 8 mars 1888. Quelques Arabes y campent. Il y a deux oasis distinctes, ayant chacune des

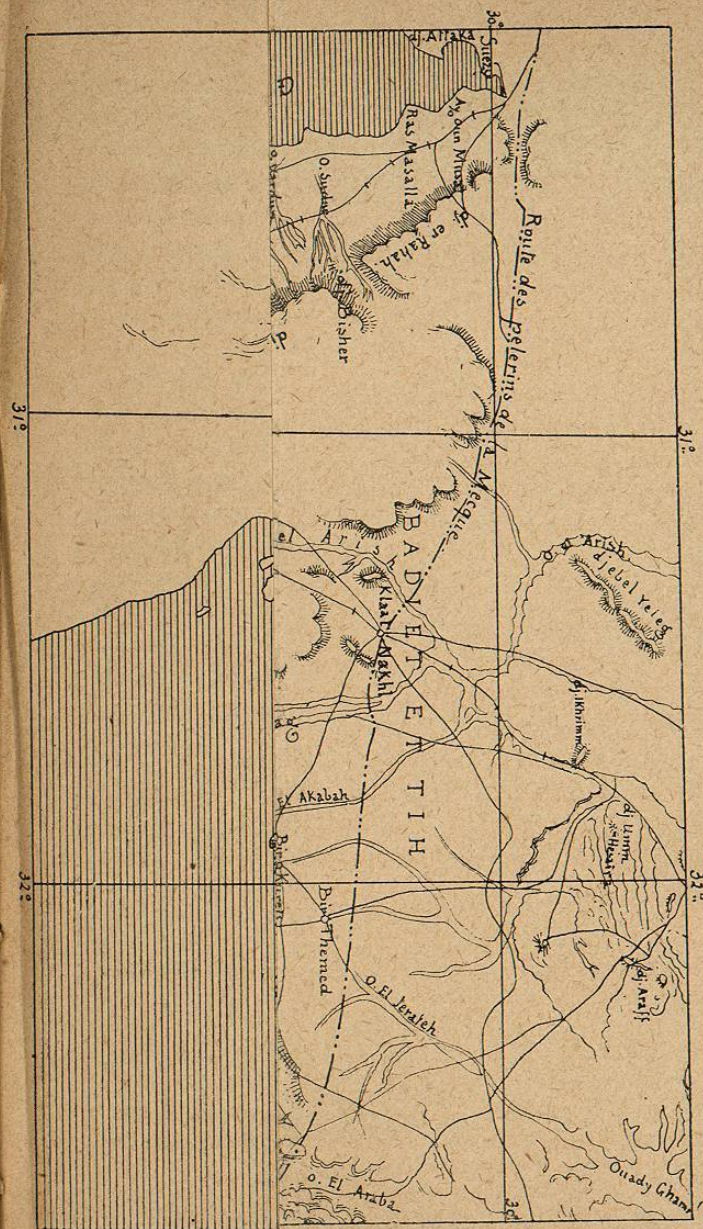


Fig. 24

En levant le camp d'AYOUN MOUÇA pour se rendre vers le sud¹, dans la direction du SINAI, le libérateur des Hébreux dut traverser, pendant un trajet de 80 kilomètres, la plaine du littoral de la mer Rouge, large d'environ 18 kilomètres. Elle est bornée à l'ouest par la mer, et à l'est par le Djébel er-Rahah, dont nous venons de parler. Pour franchir cette distance, les Israélites mirent trois jours. Le texte sacré raconte cette première partie du voyage en disant : « Ils marchèrent trois jours dans le désert et ils ne trouvèrent point d'eau². » « Cette notice laconique met parfaitement en relief le caractère principal de cette contrée à l'époque actuelle. Une plaine morte et stérile, couverte seulement de quelques herbes et de quelques arbustes misérables, des cailloux noircis et rayés par le sable, une monotonie désolante, l'absence totale d'eau, à part celle que fournissent une demi-douzaine de crevasses remplies d'eau saumâtre, sur une superficie de 1,400 kilomètres carrés, tout cela ne produit que trop vivement dans l'esprit du voyageur l'impression d'un désert sans eau³. » « Toute la région qui s'étend de Howara à Ayoun Mouça, dit Wellsted, a une fort mauvaise réputation parmi les Bédouins, à cause de son manque d'eau⁴. »

fontaines, des palmiers, des tamaris et d'autres arbres. Un palmier à côté de l'abri où nous avons déjeuné avait porté en 1887 vingt régimes de dattes de 3 à 4 kilos chacun.

¹ « Un voyage de six heures nous amena d'AYOUN MOUÇA à l'ouadi Soudr, dit M. Bartlett. Ça et là, comme ailleurs, plus tard, sur notre route, des éclats de cailloux aigus gisaient sur le sol; ils avaient rappelé à Ebers « la pierre aiguë » dont s'était servie Séphorah [la femme de Moïse], Exod., iv, 25, sur cette même route, pour circoncire son fils. » *From Egypt to Palestine*, p. 190.

² Exod., xv, 22.

³ H. S. Palmer, *Sinai*, p. 189-190.

⁴ Wellsted, *Travels in Arabia*, 2 in-8°, Londres, 1838, t. II, p. 40.

Au bout de trois jours de marche, Moïse atteignit un lieu qui fut appelé Marah, à cause de l'amertume de ses eaux. L'expédition anglaise n'a pu identifier sûrement cette localité. « La seule trace existante du nom de Marah est à Ouadi-Mereira, la Vallée de l'eau amère. Là, à 46 kilomètres, l'auteur de ces lignes a découvert, en 1869, un amas d'eau saumâtre; mais toutes les tentatives faites pour fixer avec certitude le site de Marah ont été infructueuses¹. »

Quoique les explorateurs anglais ne se prononcent point sur l'emplacement de Marah, on s'accorde généralement, depuis Burckhardt, à l'identifier avec Aïn-Haouarah². La fontaine est au centre d'une petite éminence, établie sur un dépôt calcaire; elle a environ 1 mètre 80 de circonférence et 60 centim. de profondeur. La qualité de l'eau varie un peu, selon les saisons, mais elle est toujours mauvaise et amère. Au témoignage de Burckhardt, les hommes ne peuvent la boire et les chameaux eux-mêmes ne s'y désaltèrent que lorsqu'ils souffrent beaucoup de la soif. Randall la compare à une solution légère de sel de Glauber, Bartlett au sel d'Epsom, « Ayant pris un peu d'eau dans ma main, raconte Wellsted, j'exprimai à demi-voix ma supposition que c'était là Marah. Mon guide arabe ayant entendu ce mot, Marah: « Vous dites vrai, observa-t-il, cette eau est *murah* (amère)³. »

¹ H. S. Palmer, *Sinai*, p. 190.

² Burckhardt, *Travels in Syria*, 1822, p. 472: « The bitter well at Marah corresponds exactly with that of Howara. » Schubert, *Reise in das Morgenland*, 1839, t. II, p. 274; Robinson, *Biblical Researches*, 1841, t. I, p. 97: « The position of the spring and the nature of the country tally very exactly with this supposition. » Grant, *Egypt and Sinai*, p. 197; Wellsted, *Travels in Arabia*, t. II, p. 39-40; Lottin de Laval, *Voyage dans la péninsule arabique du Sinaï*, in-4°, Paris, 1855-1859, p. 214; Tischendorf, *Reise in den Orient*, 2 in-8°, Leipzig, 1846, t. I, p. 188; Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 116; Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 198.

³ Wellsted, *Travels in Arabia*, t. II, p. 40.

Tous les voyageurs s'expriment d'une manière analogue¹.

Moïse adoucit les eaux de Marah, pour que son peuple pût les boire, au moyen d'un bois que le Seigneur lui indiqua². On a supposé que ce bois était une plante appelée *gharkad*³, dont les baies auraient été jetées dans la source.

¹ Voir un grand nombre de citations dans Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 199-200.

² Exod., xv, 25.

³ « Le *gharkad*, *peganum retusum* de Forskal, est un petit arbuste épineux qui est commun près des sources, et produit en été une baie rouge, douce au goût. Il a acquis une certaine notoriété depuis que Burckhardt a conjecturé que cette baie pouvait bien avoir été le « bois » employé par Moïse pour adoucir les eaux de Marah. Il est certain, cependant, que la baie en question n'a aucune propriété pareille, et n'a jamais été supposée la posséder par les Arabes. » H. S. Palmer, *Sinai*, p. 40. — Burckhardt reconnaît lui-même que les Arabes ne possèdent aucun moyen d'adoucir l'eau saumâtre. « With respect to the means employed by Moses to render the waters of the well [of Howara] sweet, I have frequently enquired among the Bedouins, in different parts of Arabia, whether they possessed any means of effecting such a change, by throwing wood into it, or by any other process; but I never could learn that such an art was known. » *Travels in Syria*, 1822, p. 473. Ce n'est que par conjecture et sous forme dubitative, qu'il dit dans une note de la page suivante, en parlant du *gharkad* ou *peganum retusum*, arbrisseau épineux qu'il a rencontré à Gharandel: « Might not the berry of this shrub have been used by Moses to sweeten the waters of Marah? The words in Exodus, xv, 25, are: *And the Lord shewed him a tree, which when he had cast into the waters, the waters were made sweet.* The Arabic translation of this passage gives a different, and, perhaps, more correct reading: *And the Lord guided him to a tree, of which he threw something into the water, which then became sweet.* I do not remember, to have seen any *Gharkad* in the neighbourhood of Howara, but Wady Gharendel is full of this shrub. As these conjectures did not occur to me when I was on the spot, I did not enquire of the Bedouins whether they ever sweetened the water with the juice of the berries, which would probably effect this change in the same manner as the juice of pomegranate grains expressed into it. » *Ibid.*, p. 474-475. Le Guide Murray constate que les baies du *gharkad* ou *ghurkud* n'ont nullement les propriétés que Burckhardt leur avait supposées, *Handbook for travellers in Egypt*, 1880, II^e part.

Les savants anglais n'admettent pas cette hypothèse. « Personne ne peut dire quel est le bois dont Moïse se servit pour adoucir les eaux, écrit M. H. S. Palmer. L'Exode ne le décrit point, et les indigènes ne connaissent aucun spécifique doué de cette propriété... Les baies du *gharkad* n'ont aucune vertu adoucissante, et les Israélites traversaient le désert à une saison où la plante ne les avait pas encore produites¹. »

Aucun autre bois connu ne possède non plus la propriété de rendre potable la fontaine de Haouarah. Voici l'anecdote caractéristique que raconte à ce propos M. Ebers : « Vers cinq heures, dit-il, nous arrivâmes à l'ouadi Haouarah, nous descendîmes de chameau et nous montâmes sur une colline de sable, au sommet de laquelle végètent quelques pauvres petits palmiers, avec des buissons, et où jaillit, dans un trou d'environ 1 mètre 50 de diamètre, une source d'une profondeur médiocre. Quand je voulus goûter l'eau, Ali intervint, comme me l'annonçait le Guide Murray, et me cria : *Morra*. Il avait raison, car elle était en effet, *morra*, c'est-à-dire, en arabe, amère... Je ne manquai pas naturellement de demander à nos Arabes s'ils ne connaîtraient pas un arbre dont le bois, les feuilles, la fleur ou le fruit, pussent

p. 342. Lottin de Laval, *Voyage dans la péninsule arabique*, p. 215, prétend que les Arabes connaissent un moyen de corriger l'âcreté des eaux, « et le bois dont ils se servent, dit-il, est ce charmant arbuste nommé *lassaf*..., qui a quelque ressemblance avec le houx commun. Ils se servent aussi des rameaux du câprier, et moi-même, bien souvent, dans l'Arabie déserte et la Perse occidentale, j'ai adouci l'eau saumâtre en jetant dans les vases qui la contenaient, des branches carbonisées de *sabber*. » L'eau qu'on trouve dans la péninsule du Sinai est souvent saumâtre et les indigènes ne se montrent pas difficiles pour la boire. L'eau de Marah devait être exceptionnellement amère, et le moyen qu'employa Moïse pour la rendre potable ne devait pas être un moyen ordinaire et connu dans le pays. Exod., xv, 25.

¹ H. S. Palmer, *Sinai*, p. 190.

corriger l'amertume de cette eau. Comme Burckhardt et tous les voyageurs qui, avant moi, avaient eu affaire à des Arabes intelligents, non à ces Bédouins qui, à toutes les questions, disent oui, je reçus une réponse négative... Notre Ali et le scheikh nièrent, en souriant, la possibilité de cette transformation. Cependant Abou Nabbout, qui avait un esprit très pratique, saisit la petite bouteille qui était suspendue à mon côté, remplit un verre de l'eau de la source, y versa du cognac et me présenta ce mélange. A peine l'eus-je goûté que je repoussai de mes lèvres cet affreux breuvage. « Ce » que ce vin diabolique ne peut pas faire, dit-il, comment » donc une plante le pourrait-elle? En effet, malgré la liqueur alcoolique, l'eau de la fontaine de Haouarah était restée amère et salée¹. »

Après avoir quitté Marah, « les enfants d'Israël vinrent à Élim, où il y avait douze sources et soixante-dix palmiers,

¹ Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 116-118. Il observe, de plus, au sujet du *gharkad*, que Moïse n'aurait pu se servir des baies de cette plante pour adoucir les eaux amères, par la raison qu'on était alors au printemps et qu'elle ne porte ces fruits qu'au milieu de l'été. — Il est probable que ce que des Arabes racontèrent à M. de Lesseps, qu'une espèce d'épine-vinette avait la vertu de guérir l'âcreté des eaux, n'était pas mieux fondé. « On sait, dit-il, qu'après le passage [de la mer Rouge] le peuple d'Israël erra pendant trois jours dans le désert de Sur, désert qui a conservé ce nom, et que les provisions d'eau étant épuisées, Moïse fit camper son peuple près d'un puits dont l'eau était amère et qu'il appela Marah; les cartes géographiques marquent encore aujourd'hui, à l'est du lac Timсах, un puits appelé *bir Mara*, mot qui, en arabe comme en hébreu, signifie *amer*. Dieu invita Moïse à jeter dans cette source des branches d'une plante qui croît dans le désert et l'eau devint douce. La tradition a conservé cet usage; les Arabes jettent dans les eaux saumâtres une espèce d'épine-vinette qui absorbe les matières salines ou alcalines et rend l'eau suffisamment potable pour des palais peu délicats. » *Conférence de M. Ferdinand de Lesseps à Nantes sur le canal maritime de Suez, cercle des Beaux-Arts, 8 décembre 1866*, in-12, Paris, 1867, p. 12. Il y a tout lieu de croire, d'après tout ce que nous avons dit, que les Arabes de M. de Lesseps l'ont mal renseigné. Nous devons observer, de plus,

et ils campèrent près des eaux¹. » On s'accorde généralement à placer Élim à l'ouadi Gharandel²; c'est une oasis située à 86 kilomètres d'Ayoun Mouça. On y trouve des palmiers sauvages (*nakhl*), des tamaris et d'autres plantes du désert, entretenues par un ruisseau perpétuel, où coule une eau limpide. Au printemps, c'est-à-dire à l'époque où les Hébreux se trouvaient en ce lieu-là, ce ruisseau se subdivise, et il forme des étangs, entourés de joncs où abondent des oiseaux aquatiques et non aquatiques.

M. Bartlett, qui a visité Élim, le 10 février 1874, le décrit de la manière suivante : « Notre camp, dit-il, était au milieu de tamaris, que dominaient cinq petits palmiers... Le ruisseau était à quelque distance. Dans le lit occidental de l'ouadi, l'eau jaillissait de terre à deux endroits peu éloignés l'un de l'autre; un peu plus bas, elle sourdait aussi aux bords du ruisseau ou dans son lit; elle se divise en deux ou trois petits bras, où elle coule en murmurant. Les calculs que nous fîmes sur place nous firent tomber d'accord que la fontaine donnait au moins deux tonnes d'eau par minute, à cent quarante mètres de la source. Il est probable qu'un examen sérieux nous aurait fait découvrir plus bas d'autres sources. Les débris de bois mort entassés sur les rives montraient que, peu auparavant, l'eau avait couvert

que la fontaine de Marah dont il est question dans l'Exode n'est certainement pas celle dont parle le conférencier, laquelle est à l'est du lac Timsah, tandis que celle que mentionne Moïse est dans la péninsule du Sinai.

¹ Exod., xv, 27.

² C'est depuis Burckhardt que presque tous les voyageurs placent Élim à Gharandel. Parmi les exceptions, on compte Laborde, qui, avec Wilson, le met dans l'ouadi Useit; Ewald, qui l'identifie avec l'ouadi Taiyibéh, et Lepsius, qui le confond avec l'ouadi Schebeikéh. Lepsius, *Briefe aus Aegypten, Aethiopien und der Halbinsel des Sinai*, 1852, p. 343. Cf. Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 205; Holland, dans *The Recovery of Jerusalem*, p. 416.

une surface de 45 mètres 70 de largeur et 60 centimètres de profondeur.

» Ayant traversé le ruisseau pour me diriger au nord-ouest vers un autre bouquet d'arbres, j'y comptai environ trente jeunes palmiers et dix vieux troncs dont quelques-uns portaient encore des traces de feu. Bonar, en 1855, avait compté en cet endroit quatre-vingts palmiers et s'était arrêté après avoir atteint ce chiffre. Tout autour de ce large espace, l'eau se trouvait à une petite profondeur. Deux endroits ressemblaient à des puits qui auraient été comblés. Quelques petits oiseaux gazouillaient tout autour; je cueillis deux espèces de fleurs à cette époque si peu avancée de l'année... Nous trouvâmes l'eau excellente, aussi bonne que celle du Nil. Nulle part, dans la péninsule, excepté à l'ouadi Feiran, elle n'est aussi abondante¹. »

En partant d'Élim, le peuple alla camper sur les bords de la mer Rouge². « L'étude des lieux permet de fixer cette station avec assez de certitude. On ne peut supposer qu'il descendit l'ouadi Gharandel jusqu'à la mer... Comme il se dirigeait vers le Sinai, le seul chemin direct qui se présentât à lui pour atteindre la mer était celui qui passe sur les hauteurs, au pied du Djébel Hammam-Faroun; de là, les Israélites devaient descendre vers la côte par le premier sentier praticable, c'est-à-dire par l'ouadi Schebeikéh et l'ouadi Taiyibéh. Aussi, presque tous ceux qui ont visité ce pays s'accordent-ils à placer ce campement à l'extrémité inférieure de l'ouadi Taiyibéh, ou à un point quelconque du littoral, dans la plaine d'el-Mourkheiyéh, située au delà. Très probablement, le quartier général de Moïse était aux sources et aux palmiers de l'ouadi Taiyibéh, à un kilomètre et demi de la côte, à 30 kilomètres environ de l'ouadi Gha-

¹ Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 204-205.

² Num., xxxiii, 10.

randel. C'est une distance un peu considérable; mais on peut supposer, sans invraisemblance, qu'après le long repos qu'on avait pris à Élim, on ne recula pas devant une marche assez longue pour arriver à un campement commode. L'eau des fontaines, quoique maintenant très saumâtre, était probablement de meilleure qualité au temps de l'Exode¹. »

¹ H. S. Palmer, *Sinai*, p. 192-193. Voir aussi E. H. Palmer, *The Desert of the Exodus*, t. I, p. 238-239.

CHAPITRE III.

LA MANNE.

A partir de la station de la mer Rouge, il n'a plus été possible à l'expédition scientifique anglaise de suivre avec une certitude complète les traces des Hébreux, mais nous pourrons cependant les accompagner encore dans leur marche à peu près à coup sûr. On peut se rendre de l'ouadi Taiyibéh au mont Sinaï par deux routes différentes : l'une, appelée celle de la Côte, longe la mer pendant plusieurs kilomètres et monte ensuite dans les montagnes par l'ouadi Feiran; l'autre, nommée la route du Nord, remonte l'ouadi Taiyibéh jusqu'à la naissance de la vallée, se continue dans l'intérieur des terres, tourne ensuite au sud-est jusqu'à l'extrémité occidentale de Debbet er-Ramléh, et après avoir coupé plusieurs vallées latérales, rejoint la route de la côte à 38 kilomètres du Sinaï.

La voie de l'ouadi Taiyibéh est d'environ 30 kilomètres plus courte que la première; mais quoiqu'elle ait eu des partisans parmi les voyageurs de la péninsule, les savants anglais se sont unanimement prononcés en faveur de la route qui suit la mer : elle est plus praticable pour une grande multitude et mieux approvisionnée d'eau; c'est, de plus, la seule qui passe par l'ouadi Feiran, avec lequel, dès une haute antiquité, on a identifié Raphidim, où les Hébreux remportèrent une victoire célèbre sur les Amalécites.

Le quinzième jour du second mois après la sortie d'Égypte les Israélites campèrent dans le désert de Sin¹. Ce désert, d'après les savants anglais, est la plaine actuelle d'el-Mar-

¹ Exod., xvi, 1; Num., xxxiii, 11.